

LA FORCE DE CORIOLIS

Je crois avoir toujours connu la peur. Aussi loin que remontent mes souvenirs, elle est là, omniprésente et obsédante, qui me colle à la peau comme une vieille connaissance. Au début nous habitons dans les collines, un hameau d'une centaine de familles, avec des cases en bois ou en terre, au milieu des champs et des pâturages. Mon père avait une petite épicerie-quincaillerie. Les affaires ne marchaient pas trop mal, en tout cas suffisamment pour nous nourrir tous les six. Son commerce était situé sur le bord de la route principale qui va de Kigali à Butaré, et il avait acheté un réfrigérateur pour proposer des boissons fraîches aux automobilistes qui passaient. Certains minicars avaient même pris l'habitude de s'arrêter, et mon père avait fait installer par un artisan du bourg deux tables et quatre bancs en bois. Bien sûr, le générateur tombait parfois en panne, ou bien l'essence venait à manquer, mais les affaires ne marchaient pas trop mal. On venait acheter chez nous, car mon père pratiquait des prix très honnêtes, pour des produits que l'on ne trouvait nulle part ailleurs, pas même au bourg. Mes frères allaient à l'école du village, ils jouaient au football avec les garçons du hameau, notre aîné fréquentait même la fille du bourgmestre. Et pourtant nous savions que notre présence dans cette colline était une anomalie : nous n'étions tolérés que par une mansuétude étrange et temporaire. Les menaces verbales et les insultes étaient rares, mais certains regards étaient lourds de sens...

Au cours de mon enfance, la peur était toujours là. Ma mère guettait avec anxiété l'heure du retour de l'école et mon père nous barricadait à l'intérieur de la maison dès que la nuit tombait. Nous dormions avec mes trois frères dans une même pièce ; je me recroquevillais au fond de mon lit, et je tremblais chaque fois que j'entendais un bruit à l'extérieur. Et si c'était pour cette nuit ? Et s'ils venaient nous prendre ? Une fois nous avons entendu vers une heure du matin des coups frappés à la porte. Personne n'avait bougé dans la maison, mais nos cœurs battaient si fort qu'on les entendait résonner dans l'obscurité de la chambre. Les coups avaient redoublé, puis les pas s'étaient éloignés, accompagnés d'une bordée d'injures. Un homme saoul sans doute. Nous n'avons jamais su l'origine de cet incident.

Et puis au début des années nonante-dix les allusions à notre origine ethnique se firent plus nombreuses. Des gens venaient au magasin, choisissaient des objets et promettaient de revenir payer plus tard. Si mon père refusait cette forme de crédit, les gens laissaient les objets sur place, mais ils partaient en proférant des injures racistes. L'un d'entre eux – un voisin que mon père avait pourtant souvent aidé – promit qu'il reviendrait un jour, et que l'on ferait avec notre famille ce qu'on avait déjà fait en soixante-deux à nos frères tutsis. C'était

évidemment une menace de mort. A l'école aussi, mes frères étaient de plus en plus pris à partie. Ils ne se quittaient plus à la récréation ou sur le chemin du bourg, faisant face comme ils le pouvaient aux hordes de gamins déchaînés. Et sans la protection du directeur – un homme juste et bon – sans doute auraient-ils dû abandonner l'école. Et puis il y a eu cet incident au marché, auquel je préfère ne pas repenser, tant le souvenir m'en est douloureux ...

Les rires avaient cessé dans notre maison, la peur enflait jour après jour. Nous baissions les yeux devant les voisins, nous changions de côté au moindre attroupement dans la rue, nous supputions sur l'identité de nos ennemis les plus enragés. Le pire était que nous ne savions pas d'où pouvait venir le danger le plus imminent. Les personnes qui nous saluaient encore pouvaient devenir dans un coup de folie collective nos bourreaux les plus cruels. Nous ne pouvions faire confiance à personne ; nous n'avions plus qu'un seul désir, partir, quitter cette région, remonter vers la capitale. Hélas il y avait la maison, le commerce, notre seule fortune ! Aucune personne du village n'était en mesure de reprendre l'affaire. Et les gens de passage n'imaginaient pas s'installer dans un endroit aussi retiré. Mon père s'était presque résolu à tout abandonner quand le miracle arriva enfin, sous les traits d'un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux déjà gris et le visage barré par de profondes scarifications. Il descendit du car avec comme seul bagage un de ces sacs que l'on peut trouver dans les surplus de l'armée américaine. Il revenait au pays après avoir travaillé pendant plus de trente ans dans des mines en Afrique du Sud, un petit pécule en poche. Mon père et lui se mirent rapidement d'accord, pour un prix, il est vrai, dérisoire. Dans la semaine nous fîmes nos bagages et partîmes vers Kigali. Cela fut vite fait, tant nous laissions de choses à notre acheteur : les stocks, le mobilier, les ustensiles de cuisine, le réfrigérateur et le générateur de courant. Mais nous étions tous soulagés. Kigali était pour nous un mirage. La grande ville, avec des gens éduqués, des lycées et une université. Et une communauté de Tutsis parmi laquelle nous serions en sécurité. Bien sûr, mon père ignorait ce qu'il allait faire, ses économies seraient sans doute insuffisantes pour ouvrir un nouveau commerce. Mais enfin nous ne connaîtrions plus la peur.

Dire que l'installation à Kigali fut facile serait un mensonge. Mais au moins la peur nous laissa un répit pendant quelques mois. Des cousins nous aidèrent, mon père trouva un travail dans une grande quincaillerie du centre-ville, nous déménageâmes dans une petite maison du quartier de la Brasserie. Je commençai à fréquenter une école d'infirmières tenue par des sœurs, et mes frères purent aller sereinement au collège. Le soir, mon père gardait le siège d'une société belge. Nous ne le voyions pratiquement plus. Pourtant nous savions qu'il était là, qu'il nous aimait et qu'il travaillait pour nous faire vivre... Le premier à partir fut mon frère aîné, Benoît. Depuis des années, il ne pensait qu'à cela : rejoindre le Front patriotique rwandais. Laver son honneur,

réhabiliter les Tutsis dans leurs droits, arracher une part de dignité et de pouvoir. Après son départ nous sommes restés plusieurs mois sans nouvelles de lui. Nous n'en attendions d'ailleurs pas. Nous savions qu'il en était ainsi dans les maquis. Mais, à partir de ce jour, la peur s'installa de nouveau chez nous : la peur qu'il fût dénoncé, ou qu'il fût fait prisonnier et obligé de décliner sa véritable identité. Immanquablement on remonterait jusqu'à nous, et je n'osais pas imaginer notre sort. C'est sans doute la raison pour laquelle Lucien, mon second frère, se décida à partir, lui aussi. Cette attente devenait insupportable, pour un homme jeune au caractère vif. Seul Benjamin resta. Il enseignait déjà au lycée, et il se sentait responsable de ma mère et de moi.

Nous vivions cependant une époque de relative accalmie. Aujourd'hui je m'en rends compte. Même si des combats sporadiques se déroulaient aux frontières, l'espoir d'une paix entre les deux communautés n'était pas enterré. On nous laissait travailler, étudier, et même pour certains d'entre nous prospérer dans le commerce et l'artisanat. Mon frère Benjamin n'hésitait pas à dénoncer l'action du FPR, persuadé des bonnes intentions de certains Hutus. Il militait dans un Parti libéral, l'un des rares partis où se retrouvaient Tutsis et Hutus. C'est grâce à un de ses amis hutus – un médecin - que je pus faire mon stage à l'hôpital principal, où je soignais indifféremment Hutus et Tutsis, et il m'arrivait de penser aussi que les choses s'arrangeraient. C'était sans compter sur la mauvaise influence de l'épouse du président, et d'un cercle d'extrémistes de la prééminence hutue. Ils avaient une radio, où en permanence ils distillaient la haine, racontant sur nous les choses les plus affreuses, les plus incroyables. Et appelant en termes voilés au grand soir, celui du nettoyage final, où la maison serait débarrassée à tout jamais de ses cafards et de ses cancrelats. On ne savait plus à quel saint se vouer... D'ailleurs, même les prêtres n'étaient pas sûrs. Certains en chaire évoquaient le châtement de Dieu sur les hypocrites, les mécréants qui complotaient contre leur pays, comme si nous étions collectivement responsables des combats qui se déroulaient à la frontière. C'est la raison pour laquelle je ne mettais plus les pieds dans les églises. Je crois que je n'aurais pas pu entendre ces appels au meurtre sans réagir ! Il est vrai que la politique adoptée par le FPR ne nous aidait pas : ses dirigeants ne se résolvaient pas à entamer de véritables négociations et à déposer les armes. Plus vite que mon frère, je me rendis à la cruelle évidence : tout cela n'était qu'un sursis, une pause avant l'ultime combat où les deux camps se jetteraient l'un sur l'autre pour s'égorger. Chacun fourbissait ses armes dans l'attente de la tuerie finale ! Je me souviens encore de ce pauvre hère qui refusa de se faire soigner quand il entendit mon nom. Terrorisé, il était persuadé que je l'empoisonnerais avec une de mes piqûres ! La peur était partout, et pas seulement chez les Tutsis.

C'est à cette époque-là que je me décidai à quitter le Rwanda. Mon choix se porta immédiatement sur les États-Unis... La France et la Belgique

étaient trop liées à notre passé colonial et je n'arrivais pas à me départir de l'idée qu'ils étaient un peu responsables de nos malheurs. Je savais aussi que mes compatriotes étaient nombreux à y résider, entretenant là-bas nos clivages et nos disputes, allant même jusqu'à s'affronter sur les campus en bandes organisées. Non, je voulais un pays neuf, où le nom même du Rwanda fût ignoré par la majorité des gens, et où la probabilité de rencontrer un Hutu ou un Tutsi fût aussi grande que de croiser Robert Redford sur les trottoirs de Broadway ! Alors je me mis à fréquenter le centre culturel américain. Surtout la cinémathèque où je passais le plus clair de mes samedis après-midi. Les films n'étaient pas tous doublés ou sous-titrés, mais peu m'importait. Je regardais avec fascination ces images d'un autre monde, où l'on pouvait s'aimer, se haïr, danser, chanter, se saouler, travailler, courir, faire ses courses, se marier, divorcer et s'entre-tuer sans se demander de quelle ethnie on était. Je regardais tout, les westerns de John Ford et les comédies musicales avec Grace Kelly et Ginger Rodgers, les séries noires avec Humphrey Bogart et les films d'aventures de Howard Hawks. Tout m'émerveillait, tout m'enthousiasmait, tout me transportait dans un autre monde. Et après chaque projection, je restais de longues minutes prostrée dans mon fauteuil, cherchant à prolonger ce moment de grâce tout en me demandant comment j'allais affronter la réalité qui m'attendait à la sortie de la salle...

L'évidence de mon départ s'imposa peu à peu. Dans mon esprit revenait sans cesse cette chanson de Tracy Chapman « She's got her ticket » :

« Pourquoi ne pas partir, pourquoi ne pas s'en aller
Trop de haine, de corruption et de cupidité
Tu peux donner jusqu'à ta vie
Toujours, on te laissera sans rien...

Mais elle sait où son billet va l'emmener
Elle trouvera une place au soleil
Et elle pourra voler, voler, voler... »

Mais il ne fallait pas que cela fût un simple coup de tête. Je me devais de construire un projet sérieux, l'échec ne m'était pas autorisé. Ce fut ainsi que je me décidai à suivre les cours d'anglais au centre culturel américain. Les frais d'inscription étaient relativement élevés, en tout cas pour une infirmière stagiaire comme moi. Mais j'étais prête à me priver de tout pour apprendre la langue de ce pays de cocagne. J'avais bien quelques rudiments appris au collège, mais les débuts n'en furent pas moins laborieux. Le plus dur fut sans doute le premier jour, quand on nous demanda de répondre à un questionnaire long comme un jour sans manger. Il s'agissait de nous classer par groupes de niveau, et les questions étaient plutôt faciles. Cependant je voyais de telles choses pour la première fois : les réponses s'embrouillaient dans ma tête et les lignes

dansaient sous les yeux. Je répondis n'importe quoi. La personne qui décrypta mon questionnaire a dû me prendre pour une débile mentale et je me retrouvai dans le groupe des débutants, à ânonner «to have » et «to be ». Je désespérai de progresser. Heureusement, la formatrice, une Noire américaine qui ressemblait à Angela Davis, vint à mon secours et me mit dans le groupe des moyens, où je me révélai une des meilleures ! Deux fois par semaine, ces cours d'anglais prenaient dans mon esprit un tour magique. C'était comme si j'étais aux Etats-Unis, dans une rue de New-York après la pluie, luisante de la réverbération des néons sur le bitume mouillé, ou encore dans une ferme du Colorado, à regarder tomber la neige à travers la fenêtre. A quoi ressemble la neige ? Il paraît que c'est froid et humide, et que cela glisse. Moi, cela m'est égal ; je suis pelotonnée bien au chaud dans un lit auprès de l'homme que j'aime, à écouter une chanson des Rolling Stones. Cela s'appelle "Wild Horses". Je ne connais pas de chanson plus belle : à chaque fois que je l'entends dans l'écouteur de la discothèque du centre américain, j'ai les tripes qui me remuent jusqu'au plus profond de moi. J'imagine ces chevaux sauvages dont j'ai oublié le nom qui galopent en troupeaux, indifférents à nos haines, libres comme le vent, faisant de leurs pas des arabesques dans la neige. Je voudrais faire l'amour pour la première fois de ma vie sur cette musique. C'est peut-être cela le plaisir de l'amour, tenir un homme entre ses jambes comme on monte un cheval. Le sentir fébrile, excité, puis haletant et épuisé. Maîtriser peu à peu ses assauts, le domestiquer, et puis l'assagir, le calmer, pour enfin le laisser s'abandonner et s'endormir...

La première fois que je le vis, je sus que c'était lui. Il était assis au fond de la salle et feuilletait distraitemment le manuel en attendant le début des cours. Il faisait penser à un acteur américain, mais avec cette petite touche d'élégance qui caractérise les Français et les Italiens. Quand Angela entra – c'est ainsi que j'avais fini par surnommer notre professeur – il leva la tête et observa l'assistance. Son regard s'arrêta longuement sur moi, avec une lueur amusée dans les yeux. Je baissai promptement la tête en rougissant et blottis mon bras contre mon corps. Pendant toute l'heure, je fus incapable de prononcer la moindre phrase d'anglais, ce qui ne manqua pas de surprendre Angela. « Clarisse, je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui, on ne vous entend pas ! » dit-elle en souriant. Ces paroles ne firent qu'accroître ma confusion. Avait-il compris les raisons de mon trouble ? Cela aurait été bien présomptueux de sa part. Et pourtant, à la première pause, il se glissa à mes côtés pour me questionner. Je ne me souviens pas de ce qu'il me demanda – sans doute des banalités – et encore moins de mes réponses, tant elles devaient être insignifiantes ou maladroitement. La seconde heure de cours fut un supplice, les joues me brûlaient, mon estomac se nouait, mes pensées s'entrechoquaient dans ma tête. Je n'avais plus qu'une envie : partir, fuir au plus vite. Jamais je n'avais éprouvé une telle sensation. Bien sûr, à l'hôpital je ne manquais pas de

prétendants – malades, infirmiers ou médecins – mais j’avais su décliner toutes les propositions. Un médecin néerlandais tomba même amoureux de moi. Mais je le trouvais sale et hirsute. Aussi incroyable que cela puisse paraître, j’avais près de vingt-deux ans et j’étais toujours vierge. Je n’en tirais aucune gloire particulière, car je ne pouvais imaginer faire l’amour qu’avec l’homme de ma vie. Et je savais que la plupart des médecins et des infirmiers que je côtoyais étaient des hommes mariés, qui ne rêvaient que d’aventures éphémères.

Quand le cours fut terminé, je rassemblai mes affaires et me faufilai vers la sortie sans un regard pour mes compagnons qui s’attardaient toujours en petits groupes autour du professeur ou du distributeur de boissons. Je voulais être seule, marcher dans la fraîcheur de la nuit, analyser les sentiments que j’éprouvais et qui étaient si nouveaux pour moi. Le centre culturel était à flanc de colline et donnait sur une rue en pente tranquille. On arrivait ensuite à un grand boulevard résidentiel où circulaient encore en ce début de soirée quelques taxis. Je décidai de continuer à pied jusqu’à la place de la Poste, et là de prendre un taxi-moto, bien que je n’aimasse pas beaucoup la témérité de leurs conducteurs. Il faisait frais ce soir-là et les feuilles des cocotiers bruissaient doucement. Les menaces qui pesaient sur nous me parurent tout à coup irréelles. Les nuits de Kigali étaient trop belles pour abriter de noirs desseins ! Ma sérénité fut de courte durée. Une Peugeot 504 me dépassa et se gara une centaine de mètres plus bas. Chez nous, cette voiture était associée à la police politique et mon cœur se mit à battre très fort. C’est ainsi que l’on enlevait –paraît-il – les opposants au régime du président. On vous faisait monter dans une voiture et vous disparaissiez à jamais. A moins que l’on retrouvât votre corps mutilé sur le bas-côté d’une route ou enfoui dans une décharge ! Surtout ne pas paniquer, respirer profondément et continuer à marcher calmement. Quand j’arrivai au niveau du véhicule, la portière du conducteur s’ouvrit et je ne pus m’empêcher d’éclater d’un rire nerveux. C’était lui ! Il me regarda d’un air déconfit.

- Excusez-moi, lui dis-je. Je ne vous avais pas reconnu.
- Je peux vous déposer quelque part ?
- Si vous voulez ! acceptai-je, sans me douter des conséquences qu’aurait ma réponse imprudente.

C’est ainsi qu’il prit l’habitude de me raccompagner chez moi deux fois par semaine. Je m’arrangeais pour qu’il me déposât suffisamment loin de la maison afin qu’il ignore mon adresse précise. Mais cette précaution était inutile tant il se montrait respectueux à mon égard. Pendant les cours, nous nous asseyons l’un à côté de l’autre et nous nous soutenions mutuellement dans nos efforts à maîtriser la langue de Shakespeare. Angela nous regardait avec

attendrissement. Et nos camarades de cours – que je délaissais désormais – m’adressaient de petites remarques ironiques en kinyarwanda. Sur le chemin du retour, nos conversations n’avaient aucun caractère équivoque. Il m’interrogeait sur ma famille, mon enfance, mon métier, ma façon de vivre, avec une sorte de curiosité enfantine, un désir de mieux connaître, un respect de l’autre qui achevèrent de me séduire. Pourtant, je me gardais bien de faire apparaître mes sentiments. Dans le cadre des relations que nous entretenions, cela aurait paru totalement déplacé, et l’alliance neuve qu’il portait m’avait enlevé toute illusion.

Nos rapports auraient pu garder ce ton amical pendant des semaines et des semaines, jusqu’à ce qu’éclatent les massacres, qu’il regagne son pays et que je sois découpée à coups de machette. Je crois que j’en aurais quand même remercié le ciel : avoir aimé au moins une fois dans sa jeune vie – même dans le secret de son cœur - était une faveur, comme la balle que l’on peut payer au milicien chargé de vous tuer. Mais le destin en décida autrement. Je me rendis un jour au ministère de l’Éducation chercher une copie de mon diplôme de brevet. Pour les Tutsis, la confrontation avec une administration quelle qu’elle fût était toujours une épreuve, j’appréhendais les démarches à faire pour obtenir mon bout de papier. Et cet après-midi-là malheureusement mon frère n’avait pas pu m’accompagner. Je ne tardai pas dans une telle ruche à me perdre et à errer d’un couloir à l’autre, quand je tombai sur lui : il devisait sur le pas de la porte d’un bureau, aussi à l’aise que sur un terrain de volley-ball. En me voyant, son visage s’illumina et il abandonna ses interlocuteurs sans autre façon pour me conduire au service que je cherchais. Sa présence dut intimider l’employé, car en moins d’un quart d’heure on me délivra mon papier. Il me proposa d’aller prendre un rafraîchissement.

Il y a non loin du ministère de l’Éducation un petit lac qui avait été aménagé pour accueillir une base d’aviron. Les embarcations n’ont jamais été livrées, le ponton s’enfonce lentement dans la vase, les nénuphars et les roseaux envahissent la surface de l’eau. Mais il reste un petit hôtel qui survit comme il le peut avec la clientèle des coopérants et des touristes de passage. De la terrasse on domine le lac et ses abords – que l’on dit la nuit livrés à la prostitution et à divers trafics – et l’on peut voir sur les collines avoisinantes les principaux ministères de la capitale qui dressent leurs formes modernes dans un fond de verdure. Pourtant, l’endroit garde une sorte de charme colonial, comme si ses promoteurs s’étaient trompés d’époque. Nous nous retrouvâmes au fond de la salle de restaurant déserte, assis l’un à côté de l’autre sur une banquette en velours moisi. Il commanda une bière Primus pour lui, et une sucrerie pour moi. Je me sentais pénétrée d’une sorte d’assurance tranquille que je n’avais jamais éprouvée jusqu’alors. Et j’étais convaincue qu’il partageait cet état d’esprit. C’était comme si le hasard qui nous avait réunis dans les couloirs du ministère avait dissipé les dernières barrières qui existaient entre nous, laissant place à

l'évidence de nos sentiments. Je me rappelle encore sa première phrase, un compliment sur ma robe en tissu de pagne. Puis il me prit la main, sans que je pense le moindre instant à la retirer. « Blanc et noir, cela fait curieux ! » dit-il, tandis que nos doigts s'entrelaçaient. « Surtout quand la main blanche porte une alliance ! » lui répliquai-je. Il n'y avait dans ma remarque aucun reproche, aucune connotation morale. Et il l'interpréta ainsi, puisqu'il se contenta de sourire, ne cherchant pas à donner des explications que je ne lui demandais pas. Je lui avouai que je l'avais aimé dès notre première rencontre au centre culturel, et qu'il n'y avait pas une heure de mes journées où je ne pensais à lui, à ce qu'il faisait, aux gens qu'il rencontrait et aux autres femmes qui devaient poser les yeux sur lui. Car incontestablement il était beau. Et je connaissais l'attrance de mes compatriotes pour les Blancs, pour peu que ces derniers fussent argentés. Il leva sa main libre vers moi et me caressa le visage. Aucun homme, sauf mon père, n'avait eu de gestes aussi doux avec moi. Je portai cette main à mes lèvres et l'embrassai. Nous remarquâmes à peine le garçon qui nous apporta nos boissons et continuâmes de longues minutes à nous regarder les yeux dans les yeux, à retracer le chemin de nos premiers émois, à sourire de notre timidité. Je ne savais pas que se sentir aimée était une chose aussi forte, aussi poignante. A ce moment-là, j'eus la conviction que jamais je ne pourrais aimer un autre homme. Et que j'aurais préféré mourir que de le perdre. Je n'avais qu'une envie : le suivre dans une de ces chambres d'hôtel, caresser son corps, me donner à lui sans contrainte. Pourtant, quelque chose nous retint au dernier moment, et ce fut mieux ainsi, accroissant notre désir l'un de l'autre et le caractère sacré de nos premiers rapports. Et nous nous quittâmes comme deux collégiens non loin de chez moi, échangeant un dernier baiser furtif dans la voiture et convenant d'un prochain rendez-vous.

Nous prîmes l'habitude de nous retrouver l'après-midi dans cet hôtel près du lac. Nous montions désormais directement dans une chambre, sous l'œil complice de la jeune femme qui tenait l'accueil. Le mobilier était sommaire, mais les draps respiraient la propreté et il y avait une climatisation qui ronronnait agréablement, recouvrant les bruits de la ville et nous isolant du monde. Nous étions comme des naufragés sur une île déserte, livrés à nous-mêmes, tout entiers l'un à l'autre. Dans ses bras je me confiais longuement, évoquant ma famille, notre quinquillerie dans le Sud, l'incident du marché de Butaré, notre fuite à Kigali. Je lui parlais aussi de notre appréhension de l'avenir, de la précarité de notre situation, des sourdes menaces qui nous assaillaient. Et pourtant, au fur et à mesure de notre conversation, mes peurs se dissolvaient comme des bulles de savon dans le courant d'une rivière. Je n'avais même plus honte de mon bras blessé et couturé ! Il avait une faculté extraordinaire d'écoute, et son sourire était capable d'annihiler les pensées les plus sombres. Lui aussi me décrivit son enfance. Et il me raconta des choses qu'il n'avait confiées à personne, pas même à sa femme. Ce sentiment qu'il

avait d'avoir trahi ses parents, de n'appartenir à aucun milieu, ni au sien, ni à celui de sa belle-famille, et encore moins à celui de la coopération française. Il était solitaire comme je pouvais l'être, comme pouvaient l'être tous ceux qui avaient choisi de rompre leurs attaches. Parfois, je pensais à sa femme et je la plaignais. Non parce qu'il la trompait ; chez nous toutes les femmes étaient trompées et cela ne revêtait aucune importance ! Mais parce qu'ils étaient étrangers l'un à l'autre. Ils avaient cru s'aimer, ils jouaient encore les gestes de l'amour, mais cet amour était comme un enfant mort-né, qui tient dans une maison toute la place d'un enfant sans même avoir poussé un premier cri. Je ne lui demandais rien, aucune promesse, aucun engagement. Je ne lui parlais pas de l'avenir de notre amour, ni de cette envie que j'avais plus forte que tout de partir avec lui, de fuir mon pays. A quoi cela aurait-il servi ? Je savais que le temps faisait son œuvre, qu'il serait un jour à moi, exclusivement à moi, dans cette vie ou dans une autre vie, qu'il ne pouvait en être autrement !

En lui j'aimais tout, son regard, son sourire, son corps. C'était un sportif, avec des bras et des jambes musclés, un ventre plat et une poitrine étonnamment poilue. Aucun de mes frères n'était fait ainsi, et mes doigts ne se lassaient pas de parcourir cette forêt vierge qui lui courait du cou au bas-ventre, des épaules au creux du dos. J'aimais le sentir écraser ma frêle carcasse, quand il me protégeait de tout son corps. J'aimais le serrer entre mes cuisses, quand il me susurrant des expressions inconnues. J'aimais le retenir en moi, quand il s'abandonnait enfin. Oui, j'aurais connu cela avant de mourir : la première déchirure qui vous transporte de douleur et de joie, l'impatience des retrouvailles, les gestes que l'on fait de façon de plus en plus assurée, le plaisir que l'on apprend à donner et que l'on reçoit sans contrainte. Les miliciens pouvaient venir, me violer et m'assassiner ; ils ne m'enlèveraient jamais ce bonheur-là. La terre est un enfer, le paradis n'existe sans doute pas, mais je sais qu'il est un endroit – au sommet d'un volcan ou au fond d'un gouffre – où se rejoint à tout jamais le souvenir des gens qui se sont vraiment aimés.

Une fille ne peut rien cacher à une mère, et ma mère comprit tout dès le premier soir où nous nous sommes aimés. Le regard fiévreux, les joues en feu, je touchai à peine à mon repas et me réfugiai dans ma chambre. J'avais en effet une chambre à moi, plutôt un placard, mais où je pouvais ranger mes affaires, écouter ma musique sur un magnétophone à cassettes et lire jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un bout de mon pagne était taché et je le fis tremper dans une bassine. Ma mère me rejoignit, elle eut un sourire et me prit dans ses bras. « Je suis heureuse, je suis heureuse ! » lui dis-je. « C'est le Blanc qui te raccompagne parfois ? » me demanda-t-elle. Je secouai la tête de façon affirmative, avec le sourire espiègle d'une gamine qui vient de faire une bonne farce. Ma mère plongea son regard dans le mien, deux larmes perlaient au fond de ses yeux. « Je suis contente pour toi. Tu as une chance de fuir ce pays, de

mener une vie normale. Ne la laisse pas échapper ! », dit-elle avec le pragmatisme que je lui connaissais. Puis elle se releva, arracha de son doigt sa bague de fiançailles et me la tendit. « Il t'en offrira sans doute une autre, mais celle-ci vient de ma grand-mère, qui avait aimé, jeune fille, un missionnaire belge. Cela fut un sujet de moquerie dans tout le village et pour notre famille le début d'une malédiction. Celle-ci prendra fin sans doute avec toi ! » Sur le pas de la porte, ma mère se retourna une dernière fois : « Ne dis rien de tout cela à ton père ou à ton frère, ils ne peuvent pas comprendre... » Quelques minutes auparavant, je pensais que les sentiments qui m'agitaient étaient les plus grands, les plus forts que l'on pût imaginer. Mais je me rendis compte que l'amour d'une mère était encore plus grand, car elle savait que l'objet de son attention lui échapperait immanquablement. Dès qu'elle partit, j'allumai mon grand ventilateur et m'allongeai sur mon lit. Puis je glissai une cassette de Tracy Chapman dans mon magnétophone. Aucune chanson plus que la dernière de l'album n'aurait pu mieux traduire les sentiments que j'éprouvais à ce moment-là :

« Il n'y a pas de mots pour dire
Pas de mots pour traduire
Ce que j'éprouve au plus profond de mon être
Au plus profond de mon cœur
Libre des chaînes
De l'intellect et de la raison
Me privant
Des mots susceptibles d'exprimer les sentiments
Que j'éprouve au plus profond de mon cœur »

Je trouvais les moments que nous passions si brefs que j'aurais aimé tout oublier entre ses bras, ne parler que de notre amour naissant, et de ce désir que nous avions l'un pour l'autre. Mais autour de nous des menaces s'amoncelaient, les tensions s'exacerbaient, et la situation de mon peuple devenait de plus en plus précaire. Les rumeurs venant des collines s'amplifiaient et les rares témoignages recueillis concordaient : on massacrait à Butaré et à Gitarama, à Kibuyé et à Kibungo. La nuit, des groupes d'initiés soutenus par l'armée se formaient et partaient en expédition, le visage grimé et le corps recouvert de vieux sacs en toile de jute et de feuilles de bananier. A la lumière des flambeaux on égorgeait les enfants, on éventrait les femmes enceintes, on violait les jeunes filles et on découpait les hommes à coups de machette. Parfois – dans un moment de clémence – on laissait le dernier survivant d'une famille enterrer les siens avant de l'achever. Ou bien, quand la boucherie avait trop duré et que l'aube commençait à poindre, on enfermait les individus qui restaient dans une case, que l'on aspergeait d'essence. Et les tueurs, épuisés par tant d'horreurs, regardaient les flammes s'élever dans le ciel avec des yeux las avant de

disparaître dans l'obscurité. Le lendemain des familles hutues venaient occuper les terrains et les maisons abandonnés, hésitant dans un dernier sursaut de conscience à croiser le regard de leurs voisins. Durant toute la journée qui suivait, la radio reprenait ses exhortations à la haine, et le bourgmestre encourageait ses troupes à recommencer. Et de bonnes âmes distribuaient la bière de mil pour chasser les images de la veille et redonner aux tueurs du cœur à l'ouvrage. A Kigali la présence de la MINUAR et des journalistes nous épargnait encore le triste sort de nos compatriotes, mais pour combien de temps encore ?

Tout cela, je n'avais pas le droit de le lui cacher. D'autant plus qu'il était français, et que des Français entraînaient l'armée hutue et soutenaient les milices. Je ne voulais pas simplement de sa compassion. J'espérais qu'il pût nous aider, alerter ses compatriotes, ouvrir les yeux de son ambassadeur sur le sort qui nous attendait si rien n'était fait. Bien sûr, j'étais naïve de penser cela. Ce n'était qu'un jeune coopérant, un pion dans le dispositif français, un leurre pour la communauté internationale. Comme si la France s'intéressait réellement à l'instruction des enfants du Rwanda. D'ailleurs, son projet d'informatisation du ministère était bloqué depuis plusieurs semaines, et c'était sans doute la seule personne qui y ait cru vraiment. Peu à peu, je lui enlevai ses dernières illusions, comme avec Faustin Nkusi. C'était son ami, me disait-il. Un Hutu intelligent, avec qui il serait possible de bâtir un avenir sans haine. Alors je me renseignai sur lui auprès de mon frère, qui fréquentait des groupes d'opposants où se mêlaient Tutsis et Hutus... Ce qu'on lui rapporta était édifiant : Nkusi faisait partie du premier cercle, celui qui planifiait notre élimination, qui finançait cette radio qui appelait au meurtre à longueur de journées, et ces milices que l'on entraînaient pour le grand soir. Si ce plan réussissait, Nkusi était promis à un grand avenir : ministre de l'Industrie, ou ministre de l'Artisanat. Car – c'était évident – les événements qui se produisaient dans les collines n'étaient qu'une répétition, avant le signal d'ouverture de la grande curée. Vincent ne fut pas surpris de mes révélations : c'était une réalité dont il se doutait, mais qu'il avait voulu jusqu'au bout nier. En revanche, il en parut accablé, et sa peine me rendit malheureuse. Je ne voulais pas que le bruit des massacres pénétrât dans notre chambre : c'était une victoire que je n'aurais pas voulu offrir à nos ennemis. Mais je devais à Vincent la vérité ! Pouvions-nous nous aimer en oubliant le visage de ces enfants assassinés et de ces parents torturés ? Pouvions-nous construire notre bonheur sur une lâche amnésie ? Je voulais affronter cette réalité avec Vincent à mes côtés !

Ce furent peut-être les trois mois les plus heureux de ma vie. Vincent était revenu de son périple dans l'Est plus amoureux encore, et je me demandais comment j'avais pu vivre plus d'une semaine sans le tenir dans mes bras. Quand nous nous retrouvâmes, mon cœur se mit à battre si fort que j'ai cru en mourir.

Nous fîmes l'amour comme au premier jour et j'aurais souhaité que ces retrouvailles n'en finissent jamais. Marie-Hélène avait renoncé à revenir au Rwanda après les fêtes et Vincent ne semblait pas en être affecté outre mesure. Il est vrai que nous n'en parlions pas. Je m'étais pratiquement installée chez lui, ne passant à mon domicile que pour récupérer certaines affaires et embrasser mes parents. Nous vivions tous les deux en autarcie, ignorant presque le monde qui nous entourait, à part quelques sorties au cinéma et la fréquentation du centre culturel américain. Pour des raisons bien compréhensibles, Vincent préférait éviter le centre culturel français, mais je m'y rendais parfois pour y emprunter un livre. J'avais même sympathisé avec une jeune femme tutsie dont les yeux myopes vous regardaient avec bonté derrière ses verres épais. Avec Vincent, nous prîmes l'habitude d'aller manger le soir dans des petites gargotes à la sortie de la ville. Et le midi, parfois, de se retrouver à mon domicile, profitant des absences de mon père retenu de plus en plus souvent dans son magasin. Un jour, mon frère – qui avait rencontré plus d'une fois Vincent – avait tenté de me faire la morale, me disant qu'il n'était pas correct de vivre chez un homme marié. Je ne sais pas comment il avait appris cela, mais je l'incitai un peu vivement à s'occuper de ses affaires.

Curieuse période que ces trois premiers mois de l'année nonante-quatre ! À Kigali du moins, aucune manifestation de haine et aucun massacre n'avaient terni cette petite saison sèche. Les églises ne désemplissaient pas, les magasins regorgeaient de produits depuis plusieurs mois disparus, et les militaires faisaient preuve d'une magnanimité inhabituelle. Et puis le président avait annoncé qu'il se rendrait à Dar-es-Salam en compagnie de son homologue burundais pour discuter de l'avenir de l'Afrique des Grands Lacs. Certains parmi les nôtres se mirent à croire à la paix, et mon frère Benjamin se démena comme jamais, organisant de nombreuses réunions avec un groupe de Hutus démocrates et multipliant les harangues sous les préaux des écoles pour parler de réconciliation nationale. Bien sûr, l'assistance y était clairsemée et dubitative, mais tout cela était signe d'espoir.

Ce soir-là, j'étais de garde. Une garde sans gros problèmes : une arrivée de médicaments avait permis de parer au plus pressé, et même les mourants semblaient reprendre goût à la vie. Je me surpris à plaisanter avec Jimmy, un infirmier hutu qui me faisait la cour, malgré l'hostilité qu'il affichait pour les Tutsis. Nous étions en train de poser un cathéter à une adolescente aux yeux rougis par la malaria lorsque nous entendîmes une déflagration terrible au-dessus de nos têtes. Nous nous précipitâmes à la fenêtre, le temps de voir une colonne de flammes s'élever du côté de la présidence. Des exclamations retentirent dans toute la ville, suivies d'un pesant silence. Nous avions dans le service un poste de radio, posé sur le réfrigérateur où nous entreposions les vaccins et à l'occasion nos casse-croûtes. Tout le personnel de service se pressa

autour de l'appareil, qui diffusait de la musique zaïroise. Les programmes furent brusquement interrompus par une marche militaire. Les conversations se figèrent dans la pièce. Quelques minutes après, un communiqué nous apprit la mort du président, carbonisé dans l'accident de son avion avec son homologue burundais et l'équipage. Aucune explication n'était donnée, mais le commentateur intima l'ordre aux habitants de Kigali de rester chez eux en attendant d'autres consignes de l'état-major des forces armées. Puis un chroniqueur célèbre pour son fanatisme ethnique enchaîna, vilipendant les Tutsis et leur trahison, et reprenant les comparaisons qui lui étaient chères avec les cafards qui envahissaient les maisons et qu'il fallait exterminer jusqu'au dernier. Il eut même une formule curieuse, expliquant que le produit pour les poux avait été enfin livré et qu'il fallait se dépêcher de le répandre. Jimmy – qui avait cessé de plaisanter avec moi depuis longtemps – quitta alors la pièce où nous nous trouvions et se dirigea vers le vestiaire. Instinctivement je le suivis. Dans le couloir il se retourna et me fixa d'un regard chargé de haine. Je m'immobilisai, tremblant de tout mon corps. Il me détailla de haut en bas – comme une bête qu'on allait égorger –, et il eut une moue de mépris.

– Votre heure est arrivée. Je n'ai qu'un seul conseil à te donner : cache-toi, trouve un trou et enterre-toi le plus profondément possible ! Quand la terre sera repue de votre sang, alors tu pourras revenir à l'air libre. Et tu prieras le ciel qu'un type comme moi daigne faire de toi son esclave !

Instinctivement, sans qu'il ait eu besoin de m'en dire plus, je compris tout ce qui allait se produire : les massacres, les exactions, les maisons brûlées et les gens mutilés. Je n'eus alors qu'une obsession : prévenir les miens, sauver mon père et ma mère. Mais il était hors de question de circuler seule en pleine nuit dans les rues de Kigali. Je devais rester à l'hôpital au moins jusqu'au petit matin. Je vaquai machinalement à mes occupations en regardant les grosses aiguilles de l'horloge de la salle de garde avancer lentement. Je n'en pouvais plus, j'étouffais, je me sentais exploser. Enfin un jour timide pointa à l'horizon. Ma garde n'était pas totalement finie, mais je n'en avais cure. Sans même enlever ma blouse, je descendis par une issue de secours dans la cour de l'hôpital en espérant échapper au regard inquisiteur de Jimmy. Puis je me mis à courir à en perdre haleine. Mon premier réflexe fut d'aller directement chez mes parents. Mais ils habitaient bien trop loin, et j'aurais été incapable de leur venir en aide. Seul Vincent pouvait les sauver... Je dévalai les pentes de la colline de l'hôpital, longeai la grande avenue de la Paix et - laissant sur ma droite la place de l'Indépendance - montai l'avenue des Mille Collines. Le jour se levait à peine, et pourtant les sirènes des voitures de police et les claquements de portières retentissaient dans la ville entière. On commençait à apercevoir des rassemblements d'hommes surexcités, brandissant des machettes et des bâtons. Chaque seconde était précieuse, et la dernière montée fut horrible tant les

poumons me brûlaient. Heureusement, la vue de la voiture de Vincent me redonna du courage, et je grimpai les marches de l'escalier quatre à quatre. Il était là, sur le pas de la porte, qui me guettait. Je n'eus pas à lui expliquer la situation, il était déjà prêt à partir. En revanche, il refusait énergiquement que je vienne avec lui.

- Il va y avoir des barrages, me dit-il. C'est trop dangereux !
- Je me cacherais dans le coffre si nécessaire, répondis-je.

Ne voulant pas perdre plus de temps en discussions inutiles, il céda, me prit par la main et m'entraîna de nouveau dans les escaliers. C'était de la folie ! Il le savait, je le savais, mais il nous était impossible de nous séparer à ce moment-là.

En quelques minutes, la situation s'était encore détériorée. On ne voyait plus dans les rues que des camions militaires et des voitures chargées d'hommes. Les barrages commençaient à se former, mais la route n'était pas totalement coupée. Nous avançons maintenant en direction du Grand Marché. Tous les rideaux de fer des magasins étaient baissés, les étals des marchands à la sauvette vides, et l'on cherchait vainement dans la rue un enfant ou une femme. Les quartiers périphériques étaient plus calmes, et je me mis contre toute logique à espérer. Nous allions bientôt rejoindre mes parents, les faire monter dans la voiture, les sauver. Vincent ne disait rien, concentré sur le chemin et épiait les mouvements sur les côtés. On commençait à voir les bâtiments de la mission quand – à la sortie d'un virage – nous nous trouvâmes face à un barrage. Vincent dut s'arrêter. Je poussai le loquet de ma portière et levai ma vitre comme il me l'avait demandé. Deux hommes vinrent vers nous, tenant des machettes. Je les reconnus, c'était des voisins de mes parents. Ils se dirigèrent vers Vincent sans me quitter des yeux.

– La fille doit descendre de voiture et venir avec nous, dirent-ils à Vincent.

– Pour quelle raison ?

– C'est un simple contrôle d'identité. On cherche des espions ougandais.

Je me mis à crier :

– Ils mentent. Je les connais bien, ce sont des voisins de mes parents !

Le moteur se mit alors à rugir, et dans un crissement de pneus assourdissant Vincent lança sa voiture contre le barrage. Les barrières et un baril d'essence volèrent et le pare-brise éclata en mille morceaux, qui tombèrent sur nos genoux. Des hommes se mirent à courir après nous en brandissant des machettes. Je compris que nous ne pourrions plus jamais rejoindre la maison de mes parents. Vincent prit sur la gauche une rue qui dévalait jusqu'à la rivière. Nous savions qu'il y avait là un gué où les enfants nettoyaient les taxis pour quelques centaines de francs. Il était possible de remonter par l'autre colline jusqu'aux brasseries, puis de là traverser le quartier de la Grande Mosquée pour rejoindre le quartier des ambassades. Bien heureusement personne ne pensait à faire laver sa voiture durant ces heures tragiques : nous passâmes le gué sans encombre et escaladâmes la colline. Curieusement aucune barrière n'avait été érigée sur l'avenue Paul VI pour arrêter les « espions » du FPR. Tout au plus provoquions-nous l'incrédulité de quelques gardiens d'immeuble sur le pas de leur porte.

Les grilles du cercle militaire étaient closes. Nous continuâmes jusqu'à la rue de l'ambassade de France, qui était barrée par des militaires français. Vincent gara la voiture et entreprit de dégager le tableau de bord des débris du pare-brise qui l'encombraient. À ce moment-là, n'y tenant plus, j'éclatai en sanglots. Je me sentais hors de danger, mais l'image de mes parents et de mon frère ne me quittait pas. C'était pour ce dernier que je craignais le plus. Jeune, intellectuel, il était sans doute le plus exposé à la vindicte populaire. Son engagement auprès des Hutus modérés était même un élément à charge contre lui.

Vincent me prit dans ses bras :

– Ne t'en fais pas ! Je vais te mettre en sécurité à l'ambassade, et j'y retournerai. Je te promets de te ramener tes parents...

J'essuyai mes larmes, réconfortée contre toute évidence par ces mots, et me mis à le suivre. Il n'était pas loin de midi, et il faisait une chaleur étouffante. Au fur et à mesure que nous approchions de l'ambassade, la foule se faisait plus dense : des fonctionnaires, des employées de maison, des familles avec leurs valises et leurs baluchons, qui se protégeaient du soleil comme ils le pouvaient, au pied de quelques hibiscus ou sous de grands parapluies multicolores. C'était pour la plupart des Tutsis, mais il n'y avait dans le regard de ces gens aucune panique, tout au plus une sorte de tristesse résignée. Sans doute partageaient-ils le même état d'esprit que moi : sans nouvelles de leurs proches, dépossédés de leurs biens, ils pensaient malgré tout qu'ils allaient être sauvés. La grande porte de l'ambassade était gardée par des gendarmes français, et elle ne s'ouvrait que pour le personnel diplomatique et les coopérants. Après avoir

vainement parlementé avec l'officier de faction, Vincent se résolut à me laisser à l'entrée. Il me dit qu'il allait chercher des nouvelles et un lieu d'hébergement pour nous deux, et qu'il reviendrait le plus rapidement possible. Je m'assis sur le rebord du trottoir et tendis l'oreille aux conversations. Personne ne savait vraiment ce qui se passait en ville. Dès l'annonce de l'accident et les appels au meurtre de la radio, le personnel local de l'ambassade et du centre culturel s'était précipité là, pour certains en pleine nuit. Les bruits les plus fantasmagoriques couraient : on jetait en prison tous les Tutsis, on égorgeait des familles entières, seules les personnes regroupées dans les églises échappaient aux massacres. Cette dernière information me soulagea. N'habitions-nous pas à côté d'une mission ? Mes parents connaissaient les pères belges depuis des années, et ils avaient vu grandir les prêtres de la paroisse, des Hutus de Butaré attachés à la coexistence pacifique entre les ethnies. Ils seraient épargnés, j'en étais convaincue ! Comme mon frère s'il restait prudent ! J'avais soif, très soif, et je m'aperçus que j'étais toujours en blouse d'infirmière, sans un papier d'identité et sans un sou. Et si Vincent n'arrivait pas à ressortir ? Et s'il m'abandonnait là, à la porte de l'ambassade ? Cette perspective me glaça le sang. Je transpirais à grosses gouttes, et pourtant mon corps était parcouru de frissons. La peur, la fièvre ? Je n'aurais su le dire. Le temps passait, et Vincent ne revenait pas. Autour de moi aussi on s'impatiait. La plupart des gens espéraient simplement pouvoir entrer dans les jardins de l'ambassade pour y passer la nuit, en attendant que les choses se calment. Quelques-uns – plus téméraires – envisageaient déjà de quitter le Rwanda et de trouver refuge en Europe. Avec surprise je vis arriver la bibliothécaire du centre culturel français qui tenait deux petites filles par la main. Elle se dirigea spontanément vers moi, comme si nous étions de vieilles connaissances. Elle ne semblait pas être affolée outre mesure. Elle me dit avoir une amie en France qui l'accueillerait volontiers. Le prénom qu'elle prononça me fit sursauter : Marie-Hélène ! C'était évidemment la femme de Vincent... Nous étions tous là à rêver, sur ce coin de macadam grillé par le soleil, de plus en plus pressés les uns contre les autres au fur et à mesure que de nouveaux arrivaient. La France, avec ses frimas, paraissait un havre de paix extrêmement désirable. Chacun y avait un frère, une sœur, un fiancé ou un ancien patron prêt à l'héberger et à le nourrir, le temps de trouver un logement ou un travail. Et Villejuif, Créteil, Melun-Sénart ou Montigny-le-Bretonneux prirent des teintes de lieux de villégiature aussi prisés que Deauville, La Baule ou Chamonix. Il est vrai que la plupart des gens qui étaient là travaillaient depuis tellement longtemps pour la France qu'ils se sentaient un peu français. Ce sentiment d'appartenance était partagé par leur entourage. Pourtant, le temps passait, et on ne nous laissait toujours pas entrer dans l'ambassade. L'ambiance angoissée mais résignée qui régnait en fin de matinée se transforma peu à peu en exaspération. Que se tramait-il derrière les murs de la résidence ? Pourquoi les portes restaient-elles hermétiquement closes ? Des enfants se mirent à pleurer, des femmes à crier ou à s'évanouir. Nous avons faim, nous avons soif...

Pourquoi n'ouvrait-on pas ces maudites portes ? Pourquoi Vincent ne revenait-il pas ? Les militaires à l'entrée de la rue seraient-ils en mesure de nous protéger contre les massacreurs ? Des bras, des poings se mirent à tambouriner contre les grilles. Tout cela résonnait sous le soleil implacable, augmentant notre angoisse. La porte s'ouvrit enfin. Des militaires portaient des caisses de bouteilles d'eau qu'ils nous distribuèrent. Il n'y en avait évidemment pas pour tout le monde, et ce fut une cohue indescriptible. Je me tins à l'écart de la bataille, mais la bibliothécaire, dont j'ignorais le nom, m'offrit quelques gorgées d'eau.

Je calculai que Vincent avait disparu derrière les grilles de l'ambassade depuis plus d'une heure et je me perdis en conjectures. Et si l'on avait décidé de nous abandonner tous ici ? De nous remettre entre les mains de nos bourreaux ? Des images me revinrent en mémoire, que je croyais enfouies à jamais. Nous étions avec mes parents au grand marché de Butaré. Mon père allait y vendre de la quincaillerie une fois par semaine. Avec mes frères nous aimions venir là : les étals regorgeaient de fruits et de légumes, les odeurs d'épices et de condiments nous enivraient, la foule chamarrée nous ravissait. C'était comme un grand spectacle auquel nous assistions gratuitement, dissimulés sous notre présentoir, dans le brouhaha des conversations, les cris des vendeurs et le ronronnement des machines à broyer. Si la matinée était bonne, mon père nous emmenait ensuite dans une baraque en planche où une vieille femme préparait des haricots rouges avec des beignets. Je ne connaissais rien de meilleur que ces beignets huileux qui fondaient dans la bouche, et cette sauce qui coulait à la commissure des lèvres et éteignait le feu du piment. Mes grands frères étaient encore plus fascinés par les camionneurs qui se restauraient à nos côtés en attendant un chargement pour le Nord. Ils évoquaient les différents pays d'Afrique centrale comme si c'était de proches banlieues de Kigali ; ils étaient intarissables sur la duplicité des douaniers et sur les mille moyens d'échapper aux contrôles de police. Dans les yeux de mes frères, on lisait l'envie de monter dans ces énormes engins aux suspensions usées et de les accompagner au bout de la route. Oui, aller au marché de Butaré était vraiment une fête, jusqu'à ce jour d'octobre. C'était au début de la petite saison des pluies, le sol était boueux et nous nous tenions tous serrés sur un carton posé par terre, quand une clameur éveilla notre curiosité. Une foule se dirigeait vers nous, sans que d'ailleurs nous en pressentions immédiatement le caractère agressif. C'est quand ils se furent plantés devant nous que nous comprîmes. Un homme se détacha. Il était grand, fort, avec un visage mal rasé et des yeux injectés de sang. Il désigna mon père du doigt :

– Toi, le pouilleux, nous ne voulons plus jamais te voir ici, à nous fourguer tes produits défectueux. Prends ta famille et disparais à jamais !

Joignant les actes à la parole, il donna un grand coup de pied dans l'étal, qui s'effondra avec toute la marchandise qu'il supportait. J'étais en-dessous, j'avais à peine cinq ans, j'étais une enfant frêle. Une planche en tombant me coinça le bras, un homme marcha sur le bout de bois et m'arracha un cri de douleur. Fou de colère, mon père se jeta sur mon agresseur à mains nues. Des dizaines de bras se levèrent alors pour le saisir, le traîner par terre, le rouer de coups. Je crois qu'il serait mort si ma mère n'avait pas fait rempart de son corps pour le protéger, pleurant, criant, implorant le pardon pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Était-ce l'intervention de ma mère ou la cupidité des hommes qui sauvèrent mon père ? Nul ne saurait le dire. La foule se désintéressa tout à coup de ce couple pitoyable pour se partager dans la plus grande confusion nos marchandises, avant de disparaître à l'arrivée de deux gendarmes attirés par le remue-ménage. Mon père gisait à terre, couvert de boue et de sang. Ma mère sanglotait sur sa poitrine ; mes frères étaient recroquevillés sur leur carton, terrorisés. Puis, quand la famille reprit ses esprits, elle se mit à ma recherche. J'étais sous un amas de planches et de cartons, de clous et de ferrailles, évanouie, le bras en loques. Nous dûmes nous traîner jusqu'à un dispensaire – où l'on refusa de nous soigner, mon père et moi –, puis prendre un taxi ami jusqu'à l'hôpital, où l'on nous fit attendre près d'une heure. Parfois je reprenais connaissance, je criais, je pleurais, je réclamaï à boire. Puis la douleur me replongeait dans le coma, accordant un répit à mes souffrances. On me soigna comme on le put, en me redressant l'épaule et en me recousant les chairs, en me badigeonnant de désinfectant et en m'entourant de bandages. L'interne avait un doux sourire, j'avais confiance. Mais mon bras gauche ne grandit pas tout à fait comme l'autre, gardant toujours une certaine raideur. De même la peau ne recouvrit jamais totalement ma blessure, laissant une longue cicatrice du coude à l'épaule. Ce fut ainsi que je conservai dans ma chair la marque de toute cette haine !

Je pensais à tout cela et j'étais effrayée à l'idée de revivre ces événements, près de quinze ans après. Comment était-ce possible ? N'avions-nous pas mérité désormais de vivre en paix ? D'élever nos enfants, de construire nos maisons, de cultiver notre coin de terre ? Pour me donner du courage, je me fredonnai une chanson de Tracy Chapman :

« Pourquoi les bébés meurent-ils de faim
Quand il y a assez de nourriture pour nourrir le monde entier ?
Pourquoi, alors que nous sommes si nombreux,
Y a-t-il toujours des gens seuls ?

Pourquoi les missiles sont-ils les garants de la Paix
Quand ils visent à détruire ?
Pourquoi une femme n'est-elle pas en sécurité

Même sous son propre toit ?

Mais il faudra bien que quelqu'un réponde
L'heure approche
Parmi toutes ces questions et contradictions
Il est des gens qui cherchent la vérité... »

Tracy Chapman exprimait mieux que personne mes douleurs et mes craintes, mes espoirs et mes envies. Par-delà les océans et les frontières, elle était ma compagne, ma sœur, une autre moi-même. Elle chantait les mots qui se bouscullaient dans mon esprit, elle prononçait les phrases qui ne parvenaient pas à sortir de ma bouche, elle criait la colère qui me rongait comme un cancer.

Enfin, la porte s'ouvrit de nouveau. Derrière un homme en uniforme se profila la silhouette de Vincent. Je me levai et me précipitai en larmes dans ses bras.

Je reposais désormais dans le ventre de la bête ! Sans la présence de Vincent à mes côtés, je me serais effondrée en larmes. Je ne connaissais de Nkusi que ce qu'on m'en avait dit. Mais cela me suffisait ! D'après mon frère, les aspects avenants et souriants de l'homme cachaient une haine implacable des Tutsis. Bien entendu, Nkusi n'était pas le genre à prendre une machette et à nous découper en rondelles. Il s'agissait plutôt d'un théoricien, un concepteur, un organisateur habile. Ne faisait-il pas partie de ce comité d'une dizaine de membres qui avait planifié notre élimination, attendant simplement l'heure propice pour la curée ? Et celle-ci était venue avec l'attentat contre l'avion présidentiel. Peut-être même en étaient-ils responsables, le président étant trop lié à leurs yeux par les accords d'Arusha ! Comment Vincent pouvait-il faire confiance à cet homme-là ? Comment pouvait-il imaginer qu'un Hutu comme lui protégerait indéfiniment une fille tutsie ? Si je bénéficiais de la mansuétude de Nkusi, c'était simplement parce que je pouvais lui être un jour utile, une sorte de caution morale ou de monnaie d'échange.

On nous installa dans une chambre à l'étage. Celle-ci était sommairement meublée, mais il y avait un petit cabinet de bains attenant, ce qui représentait pour moi un luxe inestimable. La femme de Nkusi manifesta une grande sollicitude à mon égard, s'assurant que je ne manquais de rien. J'annonçai pourtant à Vincent ma décision de ne pas quitter ma chambre. Cette hospitalité m'était imposée et je ne voulais avoir aucun contact avec les assassins de mon peuple. Vincent ne tenta pas d'infléchir ma position, il comprenait mes sentiments. Trois fois par jour, il montait mon repas. Je faisais

ma lessive – réduite à un slip, un soutien-gorge et deux robes, dont une prêtée par Bernadette – dans le lavabo. Je restais de longues heures dans la baignoire, essayant d'oublier le passé et le présent, m'inventant un avenir. J'imaginai les rives du Saint-Laurent à Montréal, les petites rues de Québec autour du château, le parc des Laurentides avec ses étendues de sapins et ses scieries. Dans cet univers de pionniers, tout était simple, tout était neuf. Il n'y avait pas de Tutsis et de Hutus, de Pakistanais ou de Pygmées. Simplement des hommes et des femmes qui voulaient bâtir un monde meilleur, pour eux et leurs enfants, à la seule force de leurs bras et de leur volonté. Bien sûr, dans ces rêves, Vincent était à mes côtés. Comment pouvait-il en être autrement ? Je ne pouvais plus concevoir mon existence sans lui, qui m'avait arrachée à mes bourreaux et conduite dans ce lieu de relative sûreté. Si les événements tragiques que nous vivions devaient nous séparer, je savais que j'en mourrais !

Les bruits de la maison montaient jusqu'à nous. Dès les premières heures du matin, le cri des enfants, les casseroles qui s'entrechoquaient dans la cuisine, l'eau qui coulait dans la salle de bains. Très vite, la télévision – à moins que ce ne fût la radio – et la voix grave de Nkusi demandant à baisser le son, ou interpellant une petite-nièce qui avait failli à sa tâche. Le bruit du moteur Diesel indiquait que le maître s'en allait, et une étrange sérénité s'installait alors. Les femmes se mettaient à parler – ou plutôt à chuchoter –, les enfants à rire et à jouer. Parfois ils montaient à l'étage, je les entendais cogner contre les murs, les plus aventureux poussaient la porte. L'adolescente chargée de les garder les réprimandait, et ils détalait dans l'escalier. À la fin de la matinée, des bruits et les odeurs du repas en préparation parvenaient jusqu'à nous. Il s'agissait des mêmes odeurs que chez mes parents, et je revoyais notre petite maison de Butaré. La terre du Rwanda portait les mêmes fruits et les mêmes légumes pour tous ses habitants ; nos cuisines étaient sœurs. L'après-midi, le silence, les femmes et les enfants qui s'endormaient, une machine à laver qui ronronnait. Parfois, Faustin revenait pour le déjeuner. Il était soucieux, il mangeait en silence, personne ne devait le déranger. Et il repartait sans avoir échangé trois mots, sauf lorsque Vincent descendait le rejoindre. Je détestais ces moments où je me retrouvais seule, quand Vincent parlait avec un des bourreaux de mon peuple. Contre toute logique, je craignais qu'il m'abandonnât. On ne trahit bien que ceux que l'on aime ! Vincent semblait si bien accepter notre sort. Il mangeait avec nos hôtes, il jouait aux dominos avec les enfants, il regardait des cassettes vidéo de longues heures dans le salon. J'étais jalouse de sa capacité à s'adapter à cette situation, de la sympathie qu'il portait à Faustin, de sa relative insouciance. Je savais ce que ce reproche avait d'injuste. N'avait-il pas sacrifié son couple, risqué son avenir professionnel et sa vie pour moi ? Mais il l'avait fait comme un jeu, n'écoutant que son cœur et ses bons sentiments. Il était comme un grand enfant entraîné dans une histoire d'Indiens et de cow-boys. Il ne pouvait rien comprendre à la profondeur de mes peurs et de mes haines.

Ainsi passaient les heures – j'arrivais à peine à distinguer les jours et les nuits à travers les volets fermés – entre les quatre murs de ma chambre et la salle de bains. Je lisais un peu – des livres trouvés dans la bibliothèque de Nkusi, quelques magazines vieux de plusieurs semaines, des programmes de télévision –, j'écoutais la radio, je dormais, je discutais avec Vincent. Il était mon seul interlocuteur, mon contact avec le monde extérieur. Nous mangions lentement, nous commentions les nouvelles qui nous parvenaient par l'intermédiaire de Radio France Internationale, nous évoquions notre avenir. Je l'avais tant voulu entièrement à moi que je ne m'en plaignais pas. Quand il dormait, j'écoutais son souffle régulier comme une mère surveille le sommeil d'un nouveau-né. Je caressais son torse étrangement poilu. Je me glissais tout contre lui et je prenais ses jambes entre les miennes. Alors il se réveillait et nous faisons l'amour, sans paroles et sans cris. À ce moment-là, il était à moi, rien qu'à moi. J'en étais sûre !

Les bulletins de Radio France Internationale ne me laissaient guère d'espoirs concernant le sort de mes parents et de mes frères : les milices avaient amplifié leur sinistre besogne ; Kigali avait été vidée de sa population tutsie ; les morts se comptaient par milliers dans les collines autour de la capitale. Des images de massacres hantaient mes nuits et mes jours. C'était l'Histoire qui se répétait : la bêtise humaine portée à son paroxysme ; des passions ancestrales exacerbées ; des esprits faibles noyés par le vin de palme ; une foule livrée à elle-même et qui se déchaînait contre des innocents. L'homme, la femme, le voisin, le collègue que l'on avait côtoyé des années durant, que l'on avait salué chaque matin, devenait l'incarnation du mal absolu, celui que l'on devait détruire, et avec lui, sa famille et sa descendance. On devait effacer de la surface de la Terre les traces d'un autre peuple, d'une autre culture, d'autres coutumes, à la fois si proches et si différentes. Les épidémies, les inondations, les famines partagées n'y faisaient rien. Les uns devaient mourir pour que les autres puissent vivre, la terre ne pouvant se partager. Je m'en voulais d'être hébergée par un de ces assassins, et de respirer encore l'air qui était refusé aux gens de mon peuple. Même les moments de plaisir que je prenais avec Vincent me paraissaient après coup indécents. Dans ces heures de désespoir, je n'avais alors qu'une envie, fuir : fuir cette maison, courir à travers champs, m'exposer en victime expiatoire aux machettes de nos ennemis, et rejoindre dans les plantations éternelles mes parents et mes frères. Pourtant, je devais vivre – telle était ma mission – les nuits hantées par le même cauchemar, et les jours poursuivis par les mêmes ombres. Pour témoigner à la face du monde de ce que j'avais vu, entendu, ressenti : la haine, la lâcheté, les appels au meurtre, les plaisanteries sinistres, les allusions, les massacres et les pogroms.

Il arrivait parfois que Faustin reçût des convives pour de mystérieuses réunions. Vincent devait alors s'enfermer dans notre chambre, et cela jusqu'à

une heure avancée de la nuit. Il ne faisait aucun commentaire, bien qu'il ne pût douter de la nature de ces réunions. La plupart du temps, il s'endormait contre mon épaule et je restais éveillée dans l'obscurité, les oreilles grandes ouvertes. Faustin ignorait que les conversations parvenaient jusqu'à moi. J'essayais de comprendre ce qui se disait. Telle une espionne, je collectais des informations qui pourraient être un jour utiles à la libération de mon peuple. Ils parlaient de la situation du pays, des massacres, de l'assassinat de cette femme Premier ministre qui un temps avait porté nos espoirs. Et puis, au fil des jours, de la rébellion qui gagnait du terrain. La voix grave de Faustin – dont les opinions étaient toujours accueillies avec déférence – dominait les débats. Il fustigeait les troupes régulières, plus occupées à violer et à s'enrichir qu'à combattre l'ennemi héréditaire ; les Américains qui soutenaient la rébellion ; la France dont l'aide devenait de plus en plus rare ; les notables de l'ancien régime qui fuyaient en masse vers Paris ou Bruxelles. Tout ce qu'il disait emplissait mon cœur de joie. J'imaginai mon frère aîné à la tête d'un de ces bataillons, entrant victorieusement dans Kigali désertée. Notre libération était proche, les massacreurs ne tarderaient pas à être mis en déroute, les souffrances de mon peuple allaient éclater à la face de monde. Dans le même temps, j'appréhendais la réaction de notre hôte. Garderait-il sa magnanimité et son flegme à mon égard quand les rebelles seraient aux portes de Kigali ? Je me recroquevillais alors dans les bras de Vincent, qui grognait, espérant contre toute raison qu'il saurait me protéger.

Une nuit, il y eut chez Faustin une activité intense. Des portes qui claquaient, des meubles que l'on déplaçait, des voitures qui entraient et sortaient. En revanche, aucun rire d'enfant, aucune dispute entre adolescents. Seulement la voix de Faustin qui donnait des ordres secs dont je ne comprenais pas le sens. Je demandai à Vincent s'il savait ce qui se passait. Il m'assura qu'il l'ignorait et ne tarda pas à s'assoupir. Sa capacité à dormir m'impressionnait ; il pouvait faire un tour de cadran sans ouvrir les yeux. Comme je l'enviais à ces moments-là ! Ce qui ressemblait de plus en plus à un déménagement dura jusqu'à vingt-trois heures. Puis le silence. Seuls quelques bruits de chasse d'eau indiquaient qu'il y avait encore des occupants dans la maison. Une pluie drue – qui crépitait sur les tôles – me réveilla vers cinq heures du matin. Une radio était allumée dans la cuisine, des conversations étouffées montaient jusqu'à nous, un enfant pleurait. Je me levai et glissai un coup d'œil dans la cour à travers notre volet. Faustin était en train d'embarquer toute sa famille dans un 4x4 et une camionnette. Mon cœur oscillait entre la joie et l'appréhension. Que cachait cette fuite aux premières heures du jour ? Sans doute la victoire inéluctable des nôtres, leur entrée triomphale dans Kigali... Mais qu'advierait-il de Vincent et de moi ? Faustin ne souhaiterait-il pas nous garder à ses côtés, comme des otages ou des témoins de moralité ? Ou bien nous laisserait-il dans sa maison, à sauver ce qui

pouvait l'être ? Ce cauchemar allait-il finir ? Ou allions-nous continuer à devoir nous cacher pour échapper aux uns ou aux autres ?

Des pas résonnèrent dans le couloir. On frappa à la porte. Je secouai Vincent, qui se réveilla dans un grognement.

– Vincent, c'est moi ! souffla Faustin.

Vincent se leva, enfila un short et un polo, ouvrit la porte. De là où j'étais, je ne voyais pas notre hôte. Seulement le dos de Vincent...

– Je pars avec ma famille pour le Sud, où une zone de sécurité a été installée par l'armée française. Le FPR vient de prendre Kigali. Maintenant c'est mon peuple que l'on va massacrer. C'est dans l'ordre des choses ; "Malheur aux perdants !" disait un de vos empereurs. J'espère que les Français sauront nous protéger, à défaut de nous avoir fait gagner la guerre. Je te confie ma maison, je ne suis pas sûr que tu puisses faire grand-chose pour la protéger. Elle sera sans doute confisquée par l'un de leurs chefs. Mais en attendant elle est à toi !

– Faustin, je ne sais comment te remercier pour tout ce que tu as fait pour nous. Tu m'as sauvé la vie, tu as sauvé la vie de Clarisse. Je ne l'oublierai jamais !

– Peut-être un jour auras-tu à le dire devant un tribunal ! Vincent, tu es mon ami. Nous nous sommes rencontrés il y a à peine dix mois, et pourtant j'ai l'impression de te connaître depuis toujours. Dans les journaux, les livres, on va raconter beaucoup de choses sur cette période. Des mensonges sans doute, mais aussi des choses vraies. Je t'en prie, Vincent, ne me juge pas ! Ne juge pas mon peuple ! Tout cela était inéluctable...

J'étais là au fond de mon lit, à entendre cela. J'avais envie de crier, de lui jeter à la figure tout ce que je pensais, et que je tenais sur le cœur depuis plus d'un mois. Oui, la haine est inéluctable quand on l'a créée et patiemment entretenue. Quand on l'a diffusée sur les ondes et dans les cœurs, dans les rues et dans les maisons. Quand enfin on lui a donné libre cours ! Pour garder le pouvoir, ils n'avaient pas hésité à calomnier, injurier, dénaturer, pendant des semaines et des mois, à petites doses comme un poison. Ils avaient comploté, organisé des milices, circonscrit des zones d'action, défini des objectifs, érigé des barrages, distribué des machettes. Ils avaient même assassiné un Premier ministre de leur peuple dont le seul tort était de vouloir la paix. Et maintenant, ils disaient que les choses étaient inéluctables ! Les tempes bourdonnantes, j'attendais la réponse de Vincent. S'il avait eu un seul mot de commisération

pour les bourreaux, je serais sortie de mon lit telle une furie et j'aurais explosé. Heureusement, Vincent s'abstint de relever la supplique de son ami.

– Je descends avec toi saluer Bernadette, se contenta-t-il de répondre.

Je me souviens d'un film qui avait été projeté au centre culturel américain avant les événements. Cela s'appelait « Soldat bleu », et on y décrivait un épisode de la guerre menée par les Américains contre les tribus indiennes. Une scène m'impressionna particulièrement : l'armée des tuniques bleues chargeait au petit matin un campement de Cheyennes, et massacrait femmes, enfants, vieillards. C'était l'hiver, il y avait de la neige tout autour du village, une jeune femme courait avec un enfant dans les bras pour échapper aux soldats, elle était rattrapée et embrochée, et son sang coulait sur la neige. Cette scène était tournée au ralenti, la bande son s'arrêtait et le corps de la jeune femme s'effondrait doucement dans la neige avec son enfant. C'était à la fois étrangement beau et insupportable.

J'éprouvai à l'annonce du massacre de l'église la même sensation. La bande son s'arrêtait ; j'étais tétanisée par la douleur, comme si je m'effondrais dans un champ de neige, et que le froid me saisissait. Je voyais ces images – l'église assaillie par des hordes de miliciens excités, les cris des gens que l'on allait enfumer comme des rats, les hommes qui cherchaient à s'enfuir et que l'on abattait à coups de machette – et pourtant je n'en réalisais pas le sens. Mes parents étaient là, dans cette foule. Ils devaient prier et recommander leur âme à Dieu. Sûrement pensaient-ils aussi à leurs enfants : celui qui était déjà mort, ceux qui se battaient avec le FPR, celle qui serait peut-être sauvée grâce à son ami blanc. Cette image était insupportable, et pourtant la douleur que j'en ressentais parvenait à ma conscience de façon amoindrie, comme le bruit d'un objet qui tombe amorti dans la neige. Je n'avais jamais vu de neige, c'était pour moi comme le coton hydrophile que j'utilisais à l'hôpital : mou, absorbant, un peu rêche, un peu désagréable au toucher...

Je restais de longues heures prostrée dans ma chambre, regardant fixement la tranche des livres et des cassettes qui m'avaient accompagnée durant ma jeunesse et mon adolescence. Vincent était à quelques mètres de moi, mais il ne m'était d'aucun secours. Je voulais être seule, prolonger cette sensation d'irréalité qui me protégeait. L'horreur dépassait l'entendement. Si la mort d'un enfant ou la perte d'un époux bien-aimé était déjà incompréhensible, que dire de la disparition de la totalité de sa famille, de ses voisins, de ses amis ? Tous ces visages connus dansaient autour de moi : je revoyais ma mère qui s'activait à la cuisine, mon père qui lisait son journal assis sur l'unique fauteuil du salon, mon

frère qui courait d'une réunion à l'autre prêchant la réconciliation nationale, nos voisins les plus proches – un ancien instituteur et sa femme infirme – qui saluaient les enfants sur le chemin de l'école. Je pensais aussi aux frères de ma mère, à mes cousins et cousines. Pour ceux qui vivaient dans les collines, le sort avait dû être identique. Et pourtant, je voulais encore croire que tout cela n'était qu'un cauchemar et que je me réveillerais bientôt. Les heures passant, j'épuisai tous ces subterfuges, et l'effet anesthésiant du choc que j'avais ressenti se dissipa. Rester allongée me devint insupportable. Je me levai donc, et avec des gestes d'automate me déshabillai et m'enroulai dans un pagne. Puis je sortis dans le jardin. Mon frère avait installé sur le toit un réceptacle d'eau de pluie, avec un tuyau en caoutchouc. J'aspergeai mon corps d'eau froide, le savonnai et le rinçai, comme un objet étranger à ma personne. Il se mit à frissonner et sortit de sa torpeur. C'était comme si toutes les horreurs qui m'avaient été racontées glissaient désormais sur sa peau. Puis je me séchai et mis de nouveaux vêtements, mes premiers depuis des semaines. Cette métamorphose me permit d'affronter de nouveau la réalité. Il y avait Vincent ; il y avait notre amour, qu'il fallait sauver pour faire mentir les bourreaux. Je n'avais plus qu'une seule obsession : fuir, quitter le plus rapidement possible ce pays qui n'était plus le mien, gagner des latitudes où de telles horreurs me semblaient impossibles. Je voulais oublier ce qu'avaient été mon enfance et ma jeunesse dans les collines, cette peur lancinante qui ne m'avait jamais quittée, ces heures enfermée dans des chambres aux volets clos, ces insultes sur la route de l'école, ces coups sur le marché de Butaré. On avait tué mon père, ma mère, mon frère préféré, sans doute toute la famille de ma mère et la plus grande partie de la famille de mon père. Il me restait bien deux frères, mais ils étaient devenus pour moi des inconnus. Je ne supportais plus la violence d'où qu'elle vînt, les hommes en armes quel que fût leur uniforme, les idéologies quelles qu'en fussent les motivations. Je ne supportais plus ce pays, ces collines surpeuplées, ces pâturages et ces maisons en planches. Tout ce que je voulais, c'était un paysage de neige. Une neige immaculée qui amortirait les cris, qui absorberait le sang, qui endormirait l'esprit. Et puis un enfant qui ne fût ni hutu ni tutsi, ni blanc ni noir, ni français ni africain. Un enfant qui serait tout simplement citoyen du monde, qui grandirait sans connaître la haine et les atrocités commises contre son peuple, un enfant sans souvenirs, mais avec un avenir lumineux.

C'est Vincent qui m'obligea à partir à la recherche de mes frères. Il lui semblait indispensable que je les revisse pour leur annoncer la mort de mes parents, s'ils ne la connaissaient déjà. Pour Vincent j'avais encore une famille, et il fallait garder un lien - aussi ténu fût-il - avec elle. Nous allâmes dans le quartier des ministères puis à l'état-major du FPR. Il régnait dans tous les bâtiments officiels une activité fébrile : des hommes et des femmes en treillis couraient dans les couloirs avec des dossiers entre les mains, on réparait ce qui pouvait l'être des installations électriques et téléphoniques, on traitait les

problèmes dans l'urgence. Quand nous nous informions sur mes frères, on nous lançait avec agacement un numéro de bureau ou un nom de responsable, qu'il nous fallait chercher dans le dédale des couloirs. On nous faisait attendre devant des portes, entrer dans des bureaux en désordre, exprimer cent fois l'objet de notre visite, pour enfin nous renvoyer d'un signe de la tête ou d'un haussement d'épaules. Parfois, nous interceptions des discussions entre officiers ou responsables politiques du Front. Ils parlaient de charniers à ciel ouvert dans les collines, de chiens errant avec des ossements humains dans la gueule, de terres gorgées de sang et de rivières charriant des corps depuis des jours et des jours. Mais je ne ressentais chez les uns et les autres aucune haine, aucun esprit de vengeance. C'était plutôt le côté technique et politique qui les embarrassait. Fallait-il faire disparaître immédiatement les traces des massacres, ou bien les exposer pour la presse internationale et les commissions de l'ONU ? Quel risque pour la santé publique entraînait la présence d'autant de corps en putréfaction ? Parmi les assassins, qui devait-on arrêter, emprisonner et juger ? Tous ceux qui avaient du sang sur les mains – c'est-à-dire la totalité de la population en âge de tenir une machette – ou simplement les responsables, mais dont la plupart avaient pris la fuite ? Ces hommes et ces femmes m'impressionnaient par leur calme et leur lucidité. Ils me semblaient différents des autres ; ils n'envisageaient pas de nourrir le cycle infernal de la violence ; ils avaient la volonté de construire un pays nouveau, exempt de ces divisions qui nous avaient détruits. Mais que savaient-ils au juste de nos souffrances ? Ils étaient devenus des étrangers dans leur propre pays.

Ce fut à l'état-major que nous eûmes enfin des nouvelles de mes deux frères. L'un était au front, dans le Sud, à se battre contre ce qui restait des forces armées du Rwanda. L'autre était en mission en Côte d'Ivoire, pour expliquer au sommet des pays d'Afrique de l'Ouest les intentions du nouveau pouvoir. Vincent insista pour que je rédige deux lettres, que l'officier qui nous recevait s'engagea à leur faire parvenir. J'essayai de raconter le plus simplement du monde comment j'avais survécu, et ce que je savais du sort de nos parents et de notre frère. Puis je donnai l'adresse des parents de Vincent, à Paris. En espérant que mes frères m'enverraient de leurs nouvelles...

Nous sommes partis bien vite vers l'Est, là où Xavier devait nous attendre. Nous avons traversé des villages déserts - où flottait l'odeur insoutenable de corps en putréfaction - et longé des rivières où surnageaient des cadavres. Et puis nous avons quitté les collines pour une zone de marécages et de lacs. Nous pénétrions dans le parc naturel de l'Akagera, dont je contemplai la faune avec des yeux ébahis : des troupeaux d'antilopes ou de zèbres parcouraient la savane, des girafes dévoraient la cime des arbustes, des hippopotames et des crocodiles se prélassaient sur les bords du fleuve. C'était comme si mon livre de géographie de l'école primaire s'animait pour me faire

découvrir les beautés de mon pays ! Au campement du Buffle-Noir, nous ne trouvâmes pas Xavier comme convenu. « Il vous a attendu plusieurs jours » nous dit une grosse femme belge rougeaude. « Et puis il est parti en direction de Kigali ». Le mystère était entier, car nous n'avions croisé aucun véhicule diplomatique sur notre chemin. Après une nuit de repos, Vincent se décida à poursuivre vers la Tanzanie. La voiture que nous avait prêtée Xavier rendit l'âme dans une ville-frontière appelée Kigarama. Une organisation humanitaire nous rapatria sur Dar es-Salaam. Ce fut à l'ambassade de France que nous apprîmes le décès de Xavier et ses circonstances. Vincent était effondré. « Il est mort en cherchant à nous sauver ! », répétait-il. Je ne connaissais pas ce Xavier, le portrait que m'en avait fait Vincent ne me l'avait pas rendu très sympathique, mais assurément nous lui devons la vie. Nous arrivâmes trop tard en France pour assister à son enterrement, Vincent réussit à joindre sa sœur par téléphone et lui expliqua l'ami qu'il fut pour lui. Quelques jours après, il reçut par la poste un petit cahier avec une écriture fine et élégante. C'était le récit des événements du Rwanda. Xavier y racontait aussi sa rencontre avec Vincent et Marie-Hélène, la tendresse qu'il leur portait, la tristesse qu'il éprouvait face à la désagrégation de leur couple. Visiblement, le conseiller culturel n'avait pas une très bonne image de moi. Et je le comprenais ! D'une certaine façon, j'avais été la cause de ce tragique enchaînement de circonstances qui avait conduit à son assassinat sur le bord d'une mauvaise route en latérite. Et cette pensée me glaça le sang.

Cinq ans ont passé depuis ces événements. Reconnaîtrais-je désormais mes frères, surtout l'aîné qui était parti de la maison à vingt ans ? Je sais cependant qu'ils vont bien, que Lucien est revenu à son métier d'enseignant, et que Benoît occupe un poste important au ministère des Affaires étrangères. Peut-être aura-t-il l'occasion de venir nous voir, lors d'une mission au Canada ? Nous n'habitons pas très loin de Québec, à la limite du parc des Laurentides, dans une maison telle que je l'ai rêvée. L'hiver, nous sommes entourés de neige, il faut dégager le chemin pour aller jusqu'au portail et ramasser le courrier. Il y a aussi une petite mare derrière la maison, qui est le plus souvent gelée. C'est pour Sarah et moi un lieu de promenade. Mais il faut que je fasse attention, la petite s'y essaierait bien au patinage. Nous sortons peu : le boulanger et le boucher passent tous les jours, tandis que Vincent fait les autres courses à la sortie du bureau. Il travaille dans une "jeune pousse". C'est comme cela qu'on appelle ici ces nouvelles sociétés d'informatique qui développent des logiciels pour Internet. Il gagne bien sa vie, nous avons peu de besoins, nous nous suffisons à nous-mêmes. Les choses changeront sûrement quand la petite ira à l'école. Je me retrouverai alors seule dans cette maison, et peut-être ne le supporterai-je pas ! Pour l'instant, ma principale occupation est Sarah : c'est une adorable petite fille, avec un teint noisette et un regard espiègle. Quand elle me laisse un peu de temps, je lis, j'écoute de la musique, je fais de la peinture sur soie. Des gens du voisinage apprécient mon travail ; ils viennent même pour m'acheter des

foulards ou des abat-jour. En riant Vincent me dit qu'on devrait ouvrir une petite boutique. Pourquoi pas ? Cela serait un moyen d'aider les miens, ceux qui sont restés au pays...

Nous avons de temps en temps des nouvelles de Nkusi. Avec un certain courage, il est revenu au pays. On l'a jugé et lourdement condamné pour son rôle dans le génocide. Vincent a écrit une longue lettre au procureur général de Kigali pour expliquer comment Faustin nous avait sauvés. C'est peut-être grâce à cette lettre qu'il n'a pas été condamné à mort. En tout cas, je sais que Vincent envoie régulièrement de l'argent à Bernadette. Il ne me dit rien, et je ne lui fais aucune remarque sur ce sujet. C'est normal qu'il l'aide, comme elle nous a aidés ! Mais il y a des sujets que l'on n'aborde pas entre nous, c'est ainsi. Quand il a appris par l'un de ses camarades de promotion que Marie-Hélène s'était remariée moins d'un an après leur divorce, il n'a pu cacher son trouble. Je crois que d'une certaine façon il l'aimait. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, voilà tout !

Je suis heureuse autant qu'on peut l'être après de tels événements. Parfois, les spectres des gens que j'ai aimés et que j'ai perdus viennent me visiter. Cela arrive surtout l'après-midi – quand Sarah fait la sieste – ou le soir quand toute la maison est endormie. J'ai appris à les accueillir dignement – sans effroi, sans dégoût –, à les faire asseoir près de mon lit et à les écouter le plus attentivement possible. Ils ont besoin de moi, ils ont besoin de parler, de se souvenir. Ils ne m'épargnent aucun détail : les femmes violées ; les enfants arrachés à leur mère et décapités devant elles ; les hommes démembrés méthodiquement avant que l'on consente à leur enlever la vie. La peur dans les églises où ils avaient pensé trouver refuge, avec ceux qui faisaient dans leur pantalon, ceux qui criaient et ceux qui priaient. Avec la fumée qui brûlait la gorge et envahissait les poumons, avec les relents d'urine et de vomi, avec cette odeur si particulière qui se dégage des gens qui vont mourir et qui le savent. Les spectres me parlent aussi de ces tranchées où on les enterrait vivants, quand ce n'était pas dans des trous d'aisance ou des fosses à purin. De cette femme crucifiée et violée, de ces vieillards arrosés d'essence et enflammés, de ces enfants écrasés sous les roues de camions. J'aurais pu être l'un d'eux, je ne dois la vie qu'à l'amour de Vincent et à la mansuétude d'un de leurs bourreaux. Est-ce que je méritais de survivre plus qu'une autre ? Sans doute pas, moi qui me suis cachée pendant les événements, qui ai fui mon pays, qui ai mis au monde une enfant métisse. C'est cela, la dernière victoire des miliciens : laisser aux survivants un indicible sentiment de culpabilité. Mais les spectres ne m'en veulent pas : de leurs moignons ils me prennent par l'épaule, ils m'entourent de leur affection, ils m'encouragent dans la voie que j'ai choisie. De leurs mains mutilées, ils votent pour la vie, celle que l'on donne, celle que l'on reçoit, celle que l'on transmet. Cela n'évitera aucune horreur, aucun crime, aucun viol.

Demain de nouveaux massacres se produiront à l'une ou l'autre extrémité du monde. Les hommes n'apprennent jamais rien des événements tragiques, l'expérience dans ce domaine ne sert à rien. Les physiciens disent que chaque mouvement à la surface d'un solide en rotation génère une force perpendiculaire qui en modifie la direction. Cela s'appelle la force de Coriolis. Ainsi explique-t-on le sens de rotation des alizés près de l'équateur, ou bien de l'écoulement de l'eau au fond d'un évier. Sans doute en est-il ainsi dans l'histoire des hommes ! Chaque effort pour progresser dans la direction du bien s'accompagne d'un mouvement qui le dévoie. Le mal est là, tapi dans l'ombre et prêt à surgir sous le prétexte le plus futile, à l'occasion la plus fortuite. Est-ce une raison pour désespérer de l'homme ? « Non ! », m'affirment dans un cri unanime les spectres du fond de leurs douleurs. Et j'ai la faiblesse de les croire...

Les Laurentides, le 12 décembre 1999